

HENRY BAUCHAU

L'ENFANT RIEUR

récit

ACTES SUD

*Il y a sûrement dans la folie, même
la folie démoniaque, quelque chose
que fuit Satan terrifié de son propre
ouvrage, et que Dieu regarde avec
pitié.*

WILLIAM FAULKNER

PREMIÈRE PARTIE

BLÉMONT

La famille est encore à Blémont, en 1916. C'est la maison chaude et devant l'escalier bleu, sur la pente pavée qui descend vers la ferme, l'enfant s'est assis par terre et joue avec deux bâtonnets. Son aîné Olivier est descendu à la ferme, lui est encore trop petit.

Une division allemande revenant du front français est arrivée dans la région. Elle a réquisitionné tous les logements disponibles mais l'évidence que la famille emplit déjà toutes les chambres a dissuadé les Allemands de s'installer chez nous. Comme les stalles de l'ancienne écurie sont inoccupées, les officiers les ont réquisitionnées pour leurs chevaux. L'enfant ne comprend pas les mots "écurie" ni "officier", mais il a entendu son père dire : "Ces officiers ont tous de beaux chevaux, ceux qu'ils nous ont volés."

Les travailleurs de la ferme sont aux champs. L'enfant lève parfois les yeux vers un grand arbre aux feuilles rouges qu'on voit d'une fenêtre de la chambre blanche où il dort avec Olivier. Certaines branches voudraient y pénétrer. Papa, très habilement, les a contenues. Il a dit en riant : "On dirait des pirates avec de grands mousquets." L'enfant ne sait pas ce que sont des mousquets, mais il a compris, en écoutant Olivier, que les pirates sont des gens qui désobéissent tout le temps. Ça les amuse tous les deux.

L'enfant est si absorbé dans son jeu qu'il n'entend pas le pas sonore de quelqu'un qui survient. Il a un peu chaud. Il a fait tomber son petit bonnet de laine sur son cou. Le pas s'arrête. L'enfant voit de grandes bottes brillantes émerger du bas d'un long manteau. Il penche la tête en arrière et regarde celui qui s'arrête. Il lui sourit avec un petit visage tout ébloui et intimidé. L'homme, qui le regarde lui aussi, porte une belle casquette. Il y a de l'or sur son col et son manteau. L'homme regarde la petite figure et lui sourit aussi. Il se met à rire avec une sorte de joie qui fait rire l'enfant à son tour. Le soleil fait étinceler son monocle. Il se penche vers le petit. Ils rient tous les deux, ils sont dans la lumière arrondie du soleil, heureux ensemble. L'homme se baisse, prend l'enfant dans ses grands bras et le soulève. Au moment où il s'amuse d'être si haut, le petit voit un des rideaux de la salle à manger s'écarter et retomber très vite. Quelqu'un de la famille les regarde. Il est encore heureux, mais quelque chose s'inquiète en lui. L'homme, pensant sans doute à son petit garçon, s'écrie : *"Ach ! mein Kind."* L'enfant entend que c'est la langue de l'ennemi. Il est dans les bras de l'ennemi, il rit avec lui. Une peur terrible le saisit, il pleure, il se met à hurler. Quelqu'un apparaît sur le seuil de l'escalier bleu, Olivier arrive en courant de la ferme. L'homme aux longues bottes noires et au monocle, qui riait si joyeusement avec lui, découvre que cet enfant avec lequel il a eu un moment de bonheur s'est aperçu qu'il est son ennemi et de toute sa faiblesse lui signifie sa haine. Il le dépose prestement, part à grandes enjambées, en jurant, vers l'écurie.

Est-ce que quelqu'un est venu le prendre tout en sanglots dans ses bras ? Il ne le saura jamais. Quand il se retrouve près du poêle qui brûle dans

l'office avant la cuisine, toute la famille est en alerte. Oui, il a cru qu'il pouvait prendre le petit dans ses bras, mais celui-ci, quand il a entendu leur langue, a reconnu l'ennemi. Regardez : ses petites mains sont encore bleues de terreur. On le dorlote, on l'embrasse, on le passe de bras en bras. Il se console peu à peu. Olivier accepte même de faire semblant de jouer avec lui comme s'il était son égal. Le grand-père, toujours si calme, dit : "Il faut reconnaître qu'avec leurs grandes bottes et leurs longs manteaux, ces officiers ont de l'allure quand ils partent faire la noce à Bruxelles."

Ils s'en vont tous dans la véranda et l'enfant demande à Olivier : "C'est quoi un officier ?

— C'est un qui commande.

— Comme papa et maman ?

— Tu ne comprends jamais rien. C'est ton tour, joue, mets une carte."

Il ne comprend jamais rien, c'est vrai. Mais il sent que personne n'a compris ce qui a précédé, son rire joyeux avec le bel officier. Au lieu de continuer à rire, il a été forcé dès sa petite enfance de vivre la haine. Il ne voulait pas ça. Il ne voulait pas ça.

L'enfant est né en 1913 dans l'élégance, la propreté douteuse et les conflits sociaux de la Belle Epoque, mais il n'est vraiment venu à la vie qu'en août 1914, lorsque les Allemands ont envahi et brûlé la ville de Louvain qui était celle de la famille. De ce qui s'est réellement passé alors, je ne sais rien. Quand je suis parvenu à un peu plus de conscience, je me suis trouvé face au rire d'Olivier qui se moquait de ce qu'il appelait "l'enfant du miracle". Oui, j'étais cet enfant, ce survivant de l'incendie brutal de la rue de la Station, où habitaient face à face mes deux grands-pères. Dans la famille régnait une réprobation farouche de l'incendie et une haine tenace de nos envahisseurs, mais on n'avait pas l'habitude de parler de soi. Je n'aurais jamais su ce qu'a été vraiment l'incendie de Louvain si un jour grand-mère et maman n'étaient venues s'asseoir dans la véranda de Blémont, pour tricoter comme elles le faisaient toujours en ce temps-là. Elles ne se sont pas aperçues que sous la table, couverte d'un châle indien qui tombait jusqu'à terre, nous étions, Olivier et moi, occupés à jouer aux cartes.

"Je ne comprends pas, dit maman après un certain temps, pourquoi mon second a tellement changé de caractère. Quand il était petit, il riait sans cesse et maintenant, je vois qu'il n'est pas heureux, il boude souvent. Il n'y a qu'Olivier en qui il a confiance.

— Ce n'est pas bon, ça, a dit grand-mère. Et ça a changé quand ?

— Quand nous vous avons retrouvés après l'incendie, a répondu maman. Oui, il avait changé, et Louisa qui avait porté son petit berceau était définitivement terrorisée. Mais vous deux, papa et toi, vous étiez les mêmes.”

Grand-mère s'est tue, puis avec hésitation elle a dit : “Tu te trompes, Marthe. Nous n'étions plus les mêmes et nous ne le sommes jamais redevenus. Je pensais que nous devions rester réfugiés au fond du jardin, mais papa ne l'a pas voulu. Il a dit que nous serions ensevelis sous les flammes, si notre maison et les suivantes brûlaient. Avec son échelle, il nous a fait passer par-dessus le mur du voisin et puis ainsi de suite, de mur en mur jusqu'au moment où nous sommes arrivés à un endroit un peu plus tranquille où nous avons pu marcher. Les maisons en face de nous brûlaient, nous entendions les toits calcinés dégringoler sur le sol, des soldats ivres se tirer les uns sur les autres. L'un d'eux a même tiré sur Louisa, qui a laissé tomber le berceau. Il y avait partout une fumée suffocante, nous haletions et tu penses, le bébé... Papa avait le visage si maculé de suie que je le reconnaissais à peine. Et les gens de chez nous, ils s'étaient tous enfuis. On n'entendait plus que crier allemand. Les officiers ne contenaient plus leurs troupes : les hommes se précipitaient dans les caves et buvaient et, comme il faisait très chaud, les officiers ont fini par faire de même. Nous n'avions avec nous qu'une seule bouteille d'eau et un biberon de lait. Je les portais dans un sac avec un peu de pain. Tout s'était passé si vite, nous avons été complètement surpris. Nous avons peur, Marthe. Plus peur que je n'aurais jamais cru pouvoir le supporter. Les murs partout s'écroulaient, on voyait juste les tourelles

de l'hôtel de ville qui, arrosées par les pompiers avant qu'ils ne s'enfuient, échappaient au feu. Au moindre arrêt, nous regardions si l'enfant vivait encore. Je ne sais pas comment il a pu respirer dans cet air chargé de fumée. Mais ton père chaque fois nous poussait en avant pour sortir de la ville coûte que coûte. J'ai vu à un moment que son chapeau brûlait, je le lui ai arraché et pour se protéger il a mis sa veste sur sa tête et sa chemise était toute déchirée. J'avais moi-même le visage tout noirci comme lui et je n'osais pas trop me pencher vers l'enfant de crainte de lui faire peur. Heureusement, papa avait alors de bons yeux, il nous a évité les pires obstacles. Mais souvent nos jupes prenaient feu et il fallait que nous nous tapions l'une l'autre. L'enfant était un peu protégé dans son berceau que nous avions entièrement mouillé. Il avait tellement hurlé qu'il avait fini par s'endormir, ou par s'évanouir, je ne sais pas. Non, je ne peux plus imaginer dans quel état nous étions quand enfin nous sommes arrivés au bord du canal où l'incendie s'était arrêté, et où il n'y avait plus d'Allemands. Nous avons vu un homme et sa femme couchés avec leur enfant sur la pierre, qui dormaient en gémissant. Nous avons marché encore quelques mètres et nous avons fait comme eux : nous nous sommes couchés tous les trois, l'enfant dans son berceau entre nous. Papa, le grand avocat, le premier échevin de la ville, couché sur la pierre au bord du canal, et moi, sa dame comme on disait, qui tenait sa maison, toute brûlée, tout ébouriffée. Non, après cela, malgré les apparences, nous n'avons plus jamais été les mêmes. Il vous a fallu trois mois pour nous retrouver. Ton père avait perdu beaucoup de ses beaux cheveux, ils n'ont pas tous repoussé. Ensuite, il a grossi, comme si c'était le poids de la guerre, et j'ai moi aussi perdu une partie de mes

cheveux, que ton père aimait tellement. C'est depuis que je porte une petite perruque, pour ne pas lui déplaire, ne pouvant plus vraiment espérer lui plaire. Le bébé, le petit, comment veux-tu qu'il ait vécu tout ça sans sentir la catastrophe, sans éprouver notre terreur ? Il a su à ce moment qu'il était un poids très lourd pour nous, il a cru qu'il était de trop et que nous allions l'abandonner... Je pensais que cette peur terrible allait me quitter lorsque nous avons su que notre maison avait pris feu mais que l'incendie s'était arrêté. Nous sommes revenus à Blémont où ma mère nous a reçus. Il y a un poids en moi, je souris encore mais j'ai de plus en plus de peine à rire depuis lors. Et ton père, qui aimait tellement aller chez des amis jouer du piano pour eux, accompagner ceux qui chantaient, il ne joue plus maintenant que pour lui seul... Quand nous nous sommes réveillés, nous avons senti qu'il fallait absolument trouver de la nourriture et du lait pour le bébé. Il a souvent manqué de lait. Pourtant, Louisa connaissait la langue des paysans et nous ne lésinions pas sur les prix."

A ce moment, pétrifiés sous la table, nous avons entendu maman pleurer à gros sanglots. Elle a dit d'une voix mouillée de larmes : "Tu ne m'avais jamais parlé comme ça. Et moi, je pensais tout le temps à vous, j'aurais voulu venir vous retrouver, mais le train a été arrêté par les Allemands et ils nous ont emmenés vers Anvers où nous avons subi le siège. C'est vrai que ce n'était pas le petit que je tenais contre moi, mais Olivier que je protégeais, et j'étais moi-même protégée par mon mari.

— C'est le passé, a dit grand-mère. Tu auras du mal avec ton second, ma pauvre fille, mais tu y arriveras."